

Peu enclins à se laisser impressionner par l'interdit de se faire une « image (*temouna*) quelconque de ce qui est en haut dans le ciel (*baChamaïm mimaal*) » (Ex 20, 4 ; Dt 5, 8) puisque, de par leur concrétude uniquement mentale, les images foisonnantes qu'ils proposent ne semblent pas devoir se figer et faire succomber aux ravages de l'idolâtrie, les écrits apocryphes, la littérature de Qumrân ou encore les récits mystiques des Palais proposent à l'imagination une très riche angélogogie. On trouve déjà dans le Midrach une certaine souplesse dans l'interprétation de cet interdit puisqu'il décrit, par exemple, dans un langage très visuel dont la précision paraît révélatrice d'un savoir dont on ignore l'origine, comment Dieu descendit au mont Sinäï entouré de vingt-deux mille anges déployés en bon ordre et divisés en groupes, selon leur degré de dignité¹. Ces images, rebelles à la réduction de leur exubérance par la logique et par la sagesse modératrice d'une rationalité sceptique envers l'illusion de savoir qu'elles prétendent donner sur l'En Haut, sont-elles une production insensée du désir humain, désir insoumis au principe de la réalité et ignorant de toute raison ? Ou bien témoignent-elles

1. Voir L. Ginzberg, *The Legends of the Jews*, trad. H. Szold, The Jewish Publication Society of America, 1946, t. 3, p. 230.

de significations toujours précieuses pour le moderne, bien que celui-ci en soit si profondément éloigné qu'il risque de passer son chemin, avec quelque mépris, sans même leur accorder attention ?

Plus près de nous, les magnifiques images du *Paradis perdu* de Milton qui suivent, on le sait, le récit de la Genèse et le livre d'Ézéchiel, font allusion à un long savoir théologique développé par le christianisme, et décrivent, à leur façon, le tragique d'une condition humaine déchue de sa splendeur. Ce faisant, par ses images poétiques, Milton incite à penser une « relation nouvelle entre les sens et la spiritualité ». Il dote le corps spirituel de ses anges des sens, des émotions, voire des passions, qui font l'ordinaire des vies humaines, et sa poésie produit en outre des effets de « clair-obscur où la lumière semble émaner de la matière même »¹. La vision s'enrichit d'impressions sensorielles diverses, elle touche le lecteur au plus secret de son corps émotionnel au moment même où elle séduit son imagination et entraîne son esprit vers une réalité autrement invisible. La poésie convie ici à un très étonnant parcours de l'espace dans lequel elle projette le temps lui-même. Milton donne au lecteur la sensation d'une énergie en mouvement dont le rythme fait entrer, ultimement, si l'on accepte de le suivre, dans une danse angélique « autour de la colline sacrée » (V, 624), danse cosmique et parfaite à laquelle participent les étoiles, danse qui se déroule au diapason d'une harmonie musicale « que l'oreille de Dieu même écoute charmée » (V, 625).

Très en amont des pouvoirs de l'imagination baroque, le Midrach et l'ancienne littérature mystique dont il vient d'être question n'en proposent pas moins des images surprenantes

1. Voir J. Milton, *Le paradis perdu*, op. cit., préface de R. Ellrodt, p. 27-29.

de « ce qui est En Haut » qui, comme celles de Milton, s'adressent autant à l'imagination, aux sens et aux émotions qu'elles cherchent à éveiller l'esprit. Elles incitent à penser que les premiers ne sont pas forcément des maîtres d'illusion pour le second mais qu'ils participent au contraire, pleinement, à une vie spirituelle qui, plutôt que de s'accomplir dans un pur savoir, indique une voie sur laquelle avancer. Une vie spirituelle qui, pour être irréductible à la pleine mesure des concepts, n'en est pas pour autant dénuée de pensée digne de ce nom. Qualifier, comme la méfiance des raisonnables le fait souvent, cette littérature d'irrationnelle n'équivaut-il pas d'ailleurs à se dispenser de penser ce qu'elle donne à penser¹ ? La quête humaine de vérité ne doit-elle pas aussi, pour progresser, savoir emprunter, l'heure venue, un chemin qui traverse la « nuit des symboles² » ?

Confronté à ce « monde imaginal » si rétif à se laisser dompter par la sagesse du concept, à sa luxuriance de détails visuels et à son savoir ésotérique, caractéristiques de cette ancienne littérature, le lecteur rationaliste – s'il ne referme pas hâtivement ces livres – cherche à lui donner un sens allégorique. Il s'efforce de dégager l'idée des limbes imaginaires qui, pour l'instant, la retiennent captive du langage de la représentation et comme endormie en lui. La philosophie, ainsi que le soutient Hegel, ne dit-elle pas clairement, dans le langage de la spéculation et du concept, le sens vrai de ces images ? Ce lecteur peut toutefois tenter de déchiffrer ces images autrement encore, comme des symboles – et non des allégories – dont la plurivocité permet à chacun d'avan-

1. Comme le remarque M. Nussbaum dans *Upheavals of Thought. The Intelligence of Emotions*, Cambridge University Press, 2001, p. 354 : « On nous dit rarement si le qualificatif d'« irrationnel » appliqué aux émotions signifie « ne contenant aucune pensée » ou bien « contenant une pensée de qualité inférieure, voire mauvaise ». »

2. Voir H. Corbin, *L'homme et son ange*, Paris, Fayard, 1983, p. 70.

cer, à son rythme singulier, sur son propre chemin spirituel. Des symboles qui ne révèlent pas tant ce qui se passe dans l'En Haut qu'ils n'éclairent, parfois furtivement, la voie de celui qui combat, en soi-même essentiellement, pour parvenir à une connaissance de soi qui se prolongerait ailleurs. C'est probablement ainsi en effet, comme on le verra, que l'histoire d'Hénoch devenu l'ange Métatron¹ sert de guide à ceux qui ne se résignent pas à l'abîme.

C'est dans cette perspective symbolique qu'il convient d'analyser maintenant quelques-uns des passages de cette littérature qui mettent en scène l'angéologie. Les corrélations étonnantes établies par les auteurs de ces textes entre le monde des anges et celui des prêtres ; le monde de la perfection cosmique et celui des rites dans le Temple ; le destin surprenant d'Hénoch ; la signification des chérubins dans le Temple de Jérusalem et enfin la portée profonde du chant des anges, scanderont donc les étapes de ce chapitre.

Ouvrir, un peu, le pouvoir symbolique de ces textes anciens ne convie pas à un oubli de la création, à une fuite irresponsable dans l'imaginaire afin de laisser à d'autres le soin de prendre en charge, efficacement, les tragédies et la détresse humaines. C'est au contraire contribuer à cette tâche s'il est vrai que les êtres humains ont aussi besoin d'avancer sur le chemin de soi afin que leur monde soit un lieu de moindre désespérance.

1. Voir *Le livre hébreu d'Hénoch*, *op. cit.*